

C I R C U S 2

romans, récits, articles
(1999-2011)

Fiction & Cie



Olivier Rolin

CIRCUS 2

romans, récits, articles
(1999-2011)

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Les six chapitres qui composent *Paysages originels*
ont été publiés dans *Le Monde*, sous forme
d'une série quotidienne, au cours de l'été 1999

- © *Paysages originels* d'Olivier Rolin, *Le Monde*, 1999
- © *La Langue* d'Olivier Rolin, Éditions Verdier, 2000
- © *Une invitation au voyage* d'Olivier Rolin, illustrations d'Érik Desmazières,
Éditions de la Bibliothèque nationale de France, 2006
- © Adagp, Paris, 2012, pour les œuvres d'Érik Desmazières reproduites pages 738,
740, 742, 744, 745, 749, 751, 753 et 755
- © *Bric et broc* d'Olivier Rolin, Éditions Verdier, 2011
- © *Sibérie* d'Olivier Rolin, Éditions Inculte, 2011

ISBN 978-2-02-109180-9

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

1999

REMÉMORATION DE MACEDONIO X

Pour Pascale

J'ai rencontré pour la dernière fois Macedonio quelques jours avant sa mort. Vous vous souvenez qu'il habitait alors un petit appartement sur le port de Trani, presque sous le campanile de la cathédrale. La lumière de la mer lessivait la pierre blanche comme de l'os. Lui-même semblait presque désincarné, réduit à un très petit peu d'humanité légère, opalescente. Il s'était séparé de ses livres, dispersés dans plusieurs institutions savantes d'Amérique et d'Italie. Il me dit qu'il avait la certitude de sa fin imminente, et que tout était bien. Comme je protestais pour la forme, il me fit taire avec une douce ironie. À quatre-vingt-huit ans passés, il était temps pour lui de prendre congé. À quoi bon, d'ailleurs, vivre encore ? Il n'avait plus envie d'apprendre, ayant enfin compris. L'oublieuse mémoire retiendra sans doute l'immense érudit que fut Macedonio. Mais il n'avait pas toujours été ce savant que nous avons connu. Vous ignorez sans doute que sa beauté, la fortune de sa famille, un tempérament porté aux excès avaient fait de lui, dans ses jeunes années, un dandy fameux dans les milieux de l'Europe cosmopolite. Les fêtes qu'en son palais napolitain il donnait pour une élite de riches originaux, les scandales qui parfois s'y attachaient, défrayèrent la chronique des premières années de l'entre-deux-guerres. Comment tout cela prit fin, comment, né pour les fastes de la Renaissance, il en connut soudain, et pour toujours, la boulimie de savoirs, il me le raconta lors de cette dernière rencontre.

Les hasards nous mettent sur le chemin de nos destinées, et c'est lorsque nous divaguons que nous devenons ce que nous devons être. Le hasard prit pour lui l'apparence de ce château octogonal que l'empereur Frédéric II fit construire au sommet d'une colline des Murge. Un jour du printemps de 1920, Macedonio y fit une excursion en compagnie du jeune Lord Cavendish et de la maîtresse de ce dernier, une danseuse indo-lituanienne de la dernière beauté. Une rivalité, dont la danseuse était l'enjeu, mais pas l'unique cause, ne cessa de se renforcer tout au long de la journée. Désireux sans doute d'établir, aux

yeux de l'exotique créature, sa supériorité intellectuelle, Cavendish, dont la fatuité n'avait d'égale que la crédulité, et en qui les théories saugrenues et pittoresques trouvaient toujours un convaincu, soutint que Castel del Monte était l'œuvre d'un mage persan ramené par l'empereur de sa croisade, et qui avait encodé le chiffre de l'immortalité dans les nombres définissant sa figure : huit façades, huit tours à huit pans, seize salles, trois escaliers, quinze fenêtres, etc. Macedonio essaya de lui faire entendre que, pour miraculeux qu'il fût, ce chiffre dont la connaissance était supposée ouvrir les portes de l'éternité n'en était pas moins, s'il existait, composé nécessairement d'une combinaison de nombres compris entre zéro et neuf, qu'il était sans doute impossible de concevoir un édifice, si modeste et sans malice fût-il, qui n'enfermât dans son dessin des fonctions de tous ces nombres, et qu'ainsi sa prétendue théorie était une absurdité pompeuse. Cavendish n'en démordait pas, sa morgue naturelle, affrontée à la volonté qu'avait Macedonio de lui faire perdre la face, fit qu'ils faillirent en venir aux mains. La danseuse, qui s'ennuyait assez, parvint à les dissuader de commettre des actes dont, étant des gentlemen, ils ne tarderaient pas à rougir. Puisque vous êtes un esprit si fort, lui jeta pour finir l'Anglais, je compte que vous m'apprendrez bientôt le principe caché qui a présidé, selon vous, à cette inexplicable construction. Mademoiselle en sera témoin. Je n'y manquerai pas, répliqua Macedonio : vous pourrez bientôt mesurer l'étendue de votre sottise.

Ils revinrent à Bari sans échanger une parole, et d'ailleurs de leur vie ils ne devaient plus se parler, ni même se revoir. Aiguillonné par le désir de ridiculiser Cavendish, et de lui enlever ainsi sa maîtresse, Macedonio commença aussitôt ses recherches. Chaque jour un peu plus profondément, il s'enfonça dans les inextricables taillis des disciplines que des rêveurs, des érudits, des imposteurs, des esprits ingénieux ou loufoques avaient mises à contribution pour percer le supposé « secret » de la parfaite, et parfaitement inutile, forteresse. Pythagore, Hermès Trismégiste, Zosime le Panopolitain, Raymond Lulle, Albert le Grand fut ses premiers guides dans le fiévreux voyage qu'il entreprenait, et dans le cours duquel il ne savait pas encore qu'il mourrait. La notoriété de sa fortune, avec la naïveté et même l'ignorance qui étaient les siennes au début, lui furent cause de quelques déboires. Un escroc palermitain lui vendit, à prix d'or évidemment, de prétendus manuscrits d'Orphée. Un autre, de Simon le Mage. Assez vite, le souvenir de l'impudent aristocrate, l'imagination du camouflet qu'il comptait lui infliger, s'estompèrent jusqu'à s'effacer complètement. L'image érotique de la danseuse indo-lituanienne résista un peu plus longtemps, mais elle-même finit par s'évanouir. Ces sentiments tout compte fait sommaires, me dirait Macedonio, n'auraient été que

le prétexte de son initiation à un désir autrement plus brûlant que ceux de la vengeance ou de la chair, et qui était celui du savoir : ce furent ses termes, quelques jours avant sa mort, je les rapporte sans les approuver ni même les comprendre complètement. Je me demande s'il n'y avait pas là-dedans une forme atténuée de cagoterie. La numérologie et l'alchimie le menèrent aux mathématiques, aux sciences physiques, à l'épistémologie, à la théologie, à bien d'autres savoirs qui tous ensemble le conduisirent à la philosophie. Il n'est pas de figure au monde ou dans les royaumes de l'esprit, me disait Macedonio, quelques jours avant de mourir, à quoi on n'ait comparé Castel del Monte : on y a vu la couronne du Saint-Empire, le temps d'après le Septième Sceau, un labyrinthe, une machine à calculer satanique, la représentation d'un atome ou d'un mouvement stellaire, un baptistère, une variation sur le thème du dôme du Rocher, des farfelus ont même imaginé d'y trouver un temple à l'Octopode-Mère, la grande divinité pieuvre dont on sait que le culte subsiste, clandestin, dans certaines régions du Bassin méditerranéen, d'autres y ont reconnu l'image d'un navire spatial antique venu probablement de la planète Tlön. Jorge Luis Borges, dont l'esprit raffiné et enfantin n'était jamais rassasié d'énigmes, se fit décrire le monument, qui lui inspira dit-on la forme de la bibliothèque de Babel. Il n'est donc pas de savoir ni d'élucubration dont je n'aie dû prendre connaissance, me dit Macedonio, cependant que le soleil couchant faisait éclater dans le bassin de Trani une floraison incongrue de lavandes et de lilas.

Après l'assassinat de Matteotti, les destinées du fascisme italien (dont certains idéologues mythomanes lurent, dans Castel del Monte, une annonce ésotérique) entrèrent en contradiction avec celle de Macedonio. Ce n'était pas, comme vous le savez, qu'il fût progressiste, mais son ancienne éducation et sa nouvelle érudition lui faisaient trouver les Chemises noires vulgaires. Il s'exila, d'abord en France, puis aux États-Unis. Il y connut de nouveaux savants, de nouvelles bibliothèques, de nouveaux domaines de la curiosité humaine. Il avait complètement oublié, non seulement le Lord et sa maîtresse, mais jusqu'à l'énigmatique château des Pouilles qui avait marqué le début de son chemin spirituel. Un soir qu'il avait fait, dans une salle de Boston, une conférence sur la poésie mystique de Jalaleddin Rumi, une vieille sorcière extrêmement fardée vint le trouver alors que, son exposé terminé, il rangeait rêveusement ses papiers. Tout cela est bien beau, lui dit-elle : mais le secret de Castel del Monte ? N'oubliez pas que vous me le devez. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître la danseuse indo-lituanienne. Le nom même de la forteresse lui était sorti de l'esprit, il crut d'abord qu'il s'agissait d'un faubourg italien de New York.

Dans l'instant où il la reconnut, me dit Macedonio, il se souvint aussi de l'étrange machine de pierre, du jeune Lord Cavendish, des années insoucieuses de sa jeunesse, de ce printemps de 1920 qui fut si tardif qu'un peu de neige (se rappelait-il) crêtait encore les collines des Murge. Une jeune femme avait été trouvée morte au milieu des orangers de sa terrasse napolitaine que bornait le Pausilippe. C'était, me dit-il, c'était au début de la mémoire. Et la vérité lui apparut aussi, dans toute sa magnifique, son évidente banalité. Il n'y a que l'innocence qui croie au mystère, et innocent, cela faisait bien longtemps qu'il ne l'était plus : mais ce jour-là, il le devint un peu moins encore. Le secret de l'étrange monument, c'était évidemment qu'il n'en avait pas. C'était l'*image dans le tapis* d'Henry James. La forteresse octogonale n'était qu'une fabrique à rêves, une provocation à ourdir des pensées et à les composer dans une forme. Le dessin rigoureux qu'on lui avait donné était une invitation à la fantaisie. Qui avait tué cette jeune femme, comment (une branche de laurier lui sortait de la bouche), pourquoi, Macedonio ne le savait toujours pas. En fin de compte, me dit-il, cependant que la nuit jetait ses encres autour des grands ossements de la cathédrale, c'était peut-être un emblème de la littérature : je n'osai lui demander s'il s'agissait du château ou de la morte.

Ce soir-là, me dit-il, il comprit encore que se tenait dorénavant devant ses yeux ce qui lui était, comme à chacun, depuis toujours destiné, la demeure qui lui était personnellement réservée (comme un compartiment de ce wagon-lit qu'il eût aimé prendre autrefois avec la danseuse) dans le néant abominable. Cavendish, lui apprit la vieille sorcière, avait trouvé une mort courageuse lors des combats de Cyrénaïque. Macedonio revint en Italie, s'installa à Trani où il ne faisait plus rien que pêcher à la ligne, depuis la jetée du port. De temps en temps, mais rarement, un de ces vifs éclairs qui fourmillent dans l'opacité de l'eau (à quoi il le rejetait aussitôt) se laissait prendre à son hameçon. Il était trop tard, pensait-il, pour que tout son savoir finisse en poésie. Il mourut, comme je l'ai dit, peu de jours après notre rencontre, et je ne puis m'empêcher de noter que c'était le quatre-vingt-huitième jour de sa quatre-vingt-huitième année.

(Publication hors commerce de l'Alliance française de Bari, mars 1999)

AVOIR VINGT ANS

Naturellement, « avoir vingt ans » est typiquement une idée (une nostalgie, un faux souvenir) de vieux. Si j'ai, un jour lointain, franchi ce cap – et il faut le croire, puisque je navigue à présent sur des mers dans lesquelles se laissent imparfaitement reconnaître celles de ma jeunesse –, c'est comme sans m'en rendre compte. Je devais penser à autre chose. Tout porte à croire que ça devait être aux alentours de la fameuse année 68. Il est étrange de songer que nous étions plus proches de la fin de la guerre que de cet an 2000 qui n'intéressait alors que les farfelus lecteurs de *Science et vie*. À l'époque, je parlais plus volontiers à la première personne du pluriel qu'à celle du singulier. Ce « nous » n'était pas la revendication d'une royauté imaginaire, il marquait l'aspiration à une vie dont l'individu ne serait pas le centre. Jamais, je crois, je n'ai été si peu un « je » que dans ces années-là, et pourtant jamais plus ma vie, nos vies, ne seraient si romanesques. Nous roulions dans des voitures volées, équipés de fausses moustaches, de chapeaux mous et d'armes non chargées, nous prétendions faire peur aux bourgeois. Comiques et inquiétants. Ce refus exalté du « soi », il me semble rétrospectivement que c'était à la fois assez terrible et assez beau. J'ai écrit quelque part, et je ne m'en dédis pas, que l'égoïsme, la lâcheté, l'arrivisme nous étaient assez généralement étrangers. Ça n'était pas si mal, ni si banal : regardez autour de vous. Mais nous manquions atrocement d'humour, aussi : ça rendait l'intelligence difficile, et même le rêve. Nous avons tort de croire que le rebelle était une figure collective. Quelqu'un nous eût-il dit que la liberté insoumise c'était, mettons, Nabokov, pas les bolcheviks, nous aurions frappé l'insolent. Nous méprisions l'art, la littérature, et avons un penchant suspect pour la violence.

Presque tous les emportements de ce temps-là présentent à la mémoire un visage ambigu de Janus. Un côté généreux, un autre farcesque. Nous n'imaginions pas d'avoir des destinées, encore moins des carrières : nous pensions avoir un rôle à tenir, modeste, mais sur une grande scène, l'Histoire. Se croire dans l'Histoire, c'est tout de même moins vulgaire que de se sentir dans le

marché, mais ça crée des engagements : et le regard ironique dont nous étions incapables alors, il a fallu, le temps passant, apprendre à le diriger sur nous-mêmes. Nous étions courageux, cruels, désintéressés, verbeux, impétueux, naïfs, sectaires, ignorants, définitifs, fraternels, un peu sots. Très fatigants, sans doute, et pas drôles.

J'ai dit que je ne m'étais pas aperçu du fait que j'avais vingt ans. Je pourrais le dire autrement : pendant très longtemps, presque toute ma vie, en fait, j'ai cru, sans y attacher une importance particulière, que j'avais cet âge. Ce n'est qu'assez récemment que différents indices concordants ont éveillé mes soupçons, et fini par me détromper. Je ne suis pas certain d'en être très heureux, mais je suis quand même content d'avoir presque échappé à l'âge adulte.

(L'Express, numéro spécial juin 1999)

MONGOLIE¹

« Écoutez, mademoiselle, vous m'êtes sympathique, alors je vais essayer de vous remettre un peu les idées en place. Ou les pieds sur terre, ce qui revient au même. Parce que les idées ont les pieds sur terre, mademoiselle, pas la tête dans les nuages. Si elles l'avaient, la tête dans les nuages, eh bien on les supprimerait, les idées, voilà tout. Donc, vous voulez être poète, soi-disant. Poète ! Pire encore : poétesse ! Alors là, laissez-moi rire un bon coup ! Pourquoi pas accordeuse de pianos, pendant que vous y êtes ? Ou peigneuse de girafes ? Et encore, là, ce sont des professions inoffensives... Mais poète... vous savez ce que c'est, ou plutôt ce que c'était ? Un individu taré, neuf fois sur dix, drogué, alcoolique, syphilitique... Vous avez déjà entendu parler de poètes prospères ? De poètes sportifs ? De poètes qui ne coûtent rien à la collectivité ? Parce que vous croyez peut-être que ça ne coûte rien de les surveiller, de les soigner ? De les interner ? Je n'hésite pas à dire que c'est, ou plutôt heureusement que c'était, une activité **subventionnée**, la poésie. À part peut-être les poètes nationaux, ça je vous l'accorde. Mais n'est pas poète national qui veut, mademoiselle. Pour un Victor Hugo, combien de Baudelaire, combien de pauvres types qui finissent accrochés à un réverbère, vous voulez me dire ? Et ce Rimbaud dont vous croyez être si férue, un homme aux mœurs douteuses, soit dit en passant, même ses amis lui tiraient dessus, alors c'est dire. Ses *Illuminations*, vous savez combien de gens les ont lues ? Hein ? Pardon ? À l'époque, oui. Depuis, naturellement, en mettant bout à bout, si j'ose dire, tous les gens comme vous, ça finit sans doute par chiffrer, mais tout de même, depuis le temps, en termes de rentabilité, ça ne doit pas aller chercher plus de 2 % l'an. De toute façon, je vais vous dire, on a déjà assez de mal à se comprendre, d'une manière générale – et

1. Ce texte, commandé par France Culture dans le cadre d'une défense de « l'exception culturelle », a été lu sur les ondes à une date qu'il ne m'a pas été possible de préciser, probablement dans la période qui a précédé l'ouverture de la conférence de l'OMC à Seattle, du 30 novembre au 3 décembre 1999. Le gros con qui y développe une conception « moderne » de l'édition pourrait être un nouvel avatar du Fix de *L'Invention du monde*.

notre conversation en est un exemple –, alors ça n'est pas la peine d'aller compliquer la langue pour le plaisir. La tendance, depuis des années, et sur **toutes** les places linguistiques, est à la **simplification** de la langue. Et elle n'est pas près de s'inverser, croyez-moi : **tous** les analystes sont formels là-dessus. La langue, mademoiselle, est un média, et les médias, tout le monde vous le dira, ça sert à communiquer, pas à embrouiller. Sinon, la sanction est immédiate. Notamment sur le plan financier. Je sais bien que ça vous fait rire mais c'est comme ça, vous n'y pouvez rien. Mais puisque je suppose que vous êtes entichée d'idées démocratiques – et ne croyez pas que je désapprouve, bien au contraire, toute ma vie en témoigne –, on va prendre le problème par un autre bout. Je vous pose simplement la question : pourquoi croyez-vous que si peu de gens lisent de la poésie ? Regardez les sondages, tirez-en vous-même les conclusions. Les sondages ne sont pas la Bible, d'accord, c'est ce que je dis toujours, mais enfin, tout de même, ils sont un fidèle reflet de l'opinion. Diriez-vous que la poésie est très utile, assez utile, plutôt inutile, carrément inutile, ne sait pas. Laissez-moi consulter mon écran. Eh bien dites donc... Les chiffres parlent d'eux-mêmes... Les chiffres, eux, ne mentent pas. C'est comme la terre. Non, excusez-moi, c'était une plaisanterie. Et pourquoi ce désaveu, selon vous ? Non, mademoiselle, je sais ce que vous allez me dire, mais je vous arrête. Le public est roi. Un roi démocratique, parfaitement. Moi j'appelle ça le marché, mais appelez ça le peuple si vous voulez : ça revient au même. Or, que veut le peuple ? Que dis-je, qu'est-ce qu'il exige ? **Qu'on le distraie**, pas qu'on lui farcisse la tête. Il a assez d'emmerdements comme ça, le marché. Le peuple, plutôt. C'est aussi simple que ça.

« Alors, si vous tenez vraiment à écrire, moi je ne vais pas vous décourager. Après tout, c'est mon métier, de produire des livres. Bookmaker, comme on dit aujourd'hui. Il faut reconnaître que ça tient du pari. Croyez-moi, en dépit de tout ce que je vous dis, nous sommes les derniers aventuriers du ^{xx}^e siècle. Mais enfin, on essaie de limiter les risques. La chasse au risque, voilà le grand acquis de nos sociétés modernes. Accidents domestiques, hygiène alimentaire, guerres zéro mort, littérature. Vous n'avez pas la moindre idée, je le vois bien, de la façon dont on fait un livre de nos jours. Savez-vous comment on vend, mettons, un nouveau modèle d'avion ? Non, ça ne m'étonne pas. Eh bien on fait un projet, faisabilité technique, rentabilité prévisionnelle, etc., et puis après on contacte les clients éventuels : et s'ils sont intéressés, ils casquent, ils investissent dans le projet, je veux dire, et alors on le fait. Et s'ils n'investissent pas, on oublie. Eh bien c'est exactement de la même façon qu'on fait un livre : on m'amène une idée, si je la juge vendable je contacte sur le Net les lecteurs potentiels, et s'ils passent commande en nombre suffisant, en avant,

on écrit ce foutu bouquin. Sinon, on pense à autre chose. Vous me suivez ? C'est ça, la littérature moderne, mademoiselle. Croyez-moi, si on avait toujours procédé comme ça – mais, évidemment, on n'avait pas les moyens techniques, autrefois –, eh bien ça nous aurait épargné tout un tas de pensums barbifiants qui encombrant les bibliothèques. Et qui déçoivent les gens de la littérature, en plus ! Parce que je sais bien que des esprits chagrins et passésistes trouvent que ce n'est plus de l'art, ça, mais du commerce... Mais attendez ! À cela, je réponds toujours, **preumio**, d'où elle est née, l'écriture, hein ? Du commerce, autant que je sache ! Les scribes, les Phéniciens, et compagnie ! Ah, ça la leur coupe, ça ! Radicalement ! Et **deussio**, c'est **moi** qui suis pour la littérature, pas les rats de bibliothèque ou les éditeurs à l'ancienne. C'est **moi** qui suis pour la littérature, parce que je fais de la littérature qui correspond aux désirs du marché, ou du peuple, comme vous voudrez : parce que je fais de la littérature qui **marche**, moi : pas de la littérature qui clopine, quand elle ne s'emmêle pas les pinces ! Donc, si vous tenez à écrire, vous m'amenez un petit projet bien ficelé, on balance la chose sur le Net, et on attend le résultat des courses. Oh, en une journée pas plus on est fixé. Mais attention, hein : il me faut une idée choc, une idée qui tienne la route. Pas comme ce grand escogriffe qui l'autre jour a le culot de me proposer ce plan mirifique : c'est la journée d'un type, à Dublin, qui raconte tout ce qui lui passe par la tête, et en plus ça a prétendument un vague rapport avec l'*Odyssée*... Ou l'*Illiade*, je ne sais plus. Enfin, vous voyez le côté moderne... Ça n'a pas traîné, vous pouvez me croire, j'ai horreur de perdre mon temps. Dublin, je lui dis, tout le monde s'en fout. C'est non. Pourquoi pas Athis-Mons, pendant que vous y êtes ? Tout ce qui lui passe par la tête : re-non. L'*Odyssée*, ce vieux machin : re-re-non ! Ce type voulait que je mette son bafouillage aux enchères ! Je ne tiens pas à perdre ma réputation, moi ! Je vous assure, des fois on croit rêver. Bon, eh bien maintenant vous savez ce qui vous reste à faire, vous avez un atout, vous êtes mignonne, pas comme ce bigleux de Dublinois, et j'espère vous souhaiter prochainement la bienvenue dans le *wonderland* de la littérature moderne. Allez, au suivant ! »

C'est à la suite de cet entretien, et de plusieurs autres du même genre, que mademoiselle X se décida à partir pour la Mongolie, modeste république d'Asie centrale qui se trouvait encore, au beau milieu du *xxi*^e siècle, à l'écart des circuits du marché¹. Nombre de songe-creux qui n'avaient pas su s'adapter à l'évolution du monde se retrouvaient à Oulan-Bator, qui finit par ressembler, paraît-il, au Montparnasse du début du siècle précédent. Elle y devint chaman et y eut beaucoup d'enfants, d'un violoncelliste.

1. Hélas ! Si c'était vrai... (O. R., 2012).

Suite à l'hôtel Crystal
Seuil, 2004
et « Points », n° P1430

Rooms
Olivier Rolin & Cie
Seuil, 2006

Un chasseur de lions
Seuil, 2008
et « Points », n° P2233

Bakou, derniers jours
Seuil, 2010
et « Points », n° P2571

Sibérie
Inculte, 2011

Bric et broc
Verdier, 2011

En collaboration

La Havane
Quai Voltaire, 1989

Voyage à l'Est
Balland, 1990

Semaines de Suzanne
Éditions de Minuit, 1991

Une invitation au voyage
Bibliothèque nationale de France, 2006

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 108756 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE